

l'idée anarchiste

BI-MENSUEL

Adresser tout ce qui concerne le journal à

Lucien HAUSSARD

Boîte postale N° 8, Bureau XX, PARIS

Le N° 13 paraîtra le 12 Octobre 1924

Chèque postal : Haussard 660.30 Paris

FRANCE		EXTÉRIEUR	
Le Numéro.	0.30	Le Numéro.	0.45
ABONNEMENTS			
10 Numéros	3.00	10 Numéros	4.50
20 Numéros	6.00	20 Numéros	9.00

A nos Amis

C'est devenu un lieu commun de dire ou d'écrire que depuis que la propagande anarchiste se fait, partout, en France ou ailleurs, les journaux se réclamant de nos idées rencontrent des difficultés inouïes pour prospérer... et souventes fois même pour vivre.

La mauvaise situation financière de l'Idée Anarchiste ne peut donc nous étonner. Pourtant le déficit augmentant sans cesse, force nous est donc, une fois de plus, de venir nous entretenir avec les amis et lecteurs de notre petit organe.

Malgré le boycottage moral et effectif de certains « bons » camarades, nous avons reçu depuis la parution de l'Idée Anarchiste, des centaines de lettres nous félicitant de notre initiative et nous engageant à persévérer dans la voie que nous nous sommes tracée.

Nous sommes persuadés que si tous ceux qui nous écrivirent s'étaient employés plus activement à vulgariser notre petit journal, lui trouver des abonnés et des lecteurs nouveaux, ainsi qu'à faire circuler des listes de souscription en sa faveur, le déficit n'existerait point... et notre administrateur serait beaucoup moins ennuyé quand arrive l'échéance du numéro à payer.

Pour nous tirer de cette mauvaise situation, nous suggérons les moyens suivants de nous venir en aide :

1° Que chaque lecteur au numéro nous trouve un lecteur nouveau ;

2° Que chaque camarade pouvant le faire s'abonne ;

3° Que ceux connaissant des sympathisants susceptibles de s'abonner nous envoient leurs adresses accompagnées d'un franc, moyennant quoi nous leur ferons un service de trois numéros ;

4° Que partout où nous avons suffisamment de lecteurs, des groupes d'amis de l'Idée Anarchiste se constituent. Que les camarades de ces groupes, et même les isolés, vendent notre organe dans les meetings et conférences et imitent, dans la mesure du possible, les camarades du groupe de Paris qui versent mensuellement 10 fr. pour la vie du journal. Si nous trouvions une certaine d'amis qui puissent nous assurer de ce concours financier d'une façon régulière, la vie matérielle de l'I. A. serait assurée et nous ne serions pas contraints de réitérer les appels à l'aide qui, nous en sommes persuadés, finissent par « raser » les camarades.

Malgré qu'aucun d'entre nous ne soit rétribué et les gros efforts fournis, notre déficit s'élève encore à 1.076 fr. 30. Et tant que nous n'aurons pas comblé, dans une certaine mesure ce déficit, nous ne pourrions revenir à notre parution bi-mensuelle.

Que ceux qui pensent avec nous que l'Idée Anarchiste a sa raison d'être et doit vivre nous aident !

Le salut de notre organe de libre examen est à ce prix.

LE GROUPE DE L'I.A.

L'Anarchisme et la Morale

Deux géants de la pensée anarchiste révolutionnaire : Bakounine et Kropotkine, furent attirés par le problème de la morale durant les dernières années de leur vie. Kropotkine mourut alors qu'il écrivait son « Ethique », la laissant sans conclusion.

« J'entrepris le travail sur l'Ethique parce que je le considère comme une nécessité absolue. Je sais que ce ne sont pas les livres qui créent les tendances, mais le contraire. Mais je sais aussi que l'appui des livres qui expriment des idées fondamentales d'une façon large, est nécessaire à l'élaboration des tendances » (1), écrivait Kropotkine à Atabekian dans sa lettre du 2 mai 1920.

Dans cette même lettre, il indique plus loin que Bakounine, lui aussi, s'employa à écrire un travail sur l'Ethique, dans les dernières années de sa vie, après la chute de la Commune de Paris.

« Il est remarquable (je l'ai su récemment) — continuait Kropotkine — que Bakounine éprouva également la nécessité d'élaborer une nouvelle Ethique, lorsqu'après la déroute de la Commune il se retira à Lorcarno (2).

Bakounine, après la chute de la Commune de Paris, en 1871, et Kropotkine, après la révolution de 1917, sentirent tous deux l'extrême nécessité d'élaborer une nouvelle Ethique. Non anarchiste, non, mais une Ethique humaine qui ne serait pas basée sur les exigences religieuses et divines, ni sur les exigences des lois des hommes, mais qui reposerait sur une base naturelle, dans l'étude de la nature et de l'homme.

Kropotkine connut bien la valeur de la morale dans le mouvement révolutionnaire et comprit parfaitement la croyance des causes qui occasionnèrent le naufrage de la Révolution russe. Différents éléments socialistes-étatistes qui s'introduisirent dans le camp anarchiste amenèrent avec eux tout le bagage anti-social et anti-individuel de leurs conceptions autoritaires et s'employèrent à démontrer que tous les contre-temps, tous les échecs des mouvements révolutionnaires se doivent au manque de programme, à l'absence de réalisme, au manque d'organisation et autres causes secondaires du même genre, toutes choses dont la Révolution russe était justement pourvue en abondance. Mais Kropotkine comprit trop bien la véritable cause de l'échec de la Révolution russe ; il sut regarder au fond même des choses, comme Bakounine l'avait fait au moment de l'échec de la Commune de Paris, en 1871.

« Réaliste et révolutionnaire, — écrit l'hé-

(1) Lettre de Pierre Kropotkine à A. M. Atabekian du 2 mai 1920. (Voir le *Pochin* (Moscou), numéro 3, février 1922.

(2) Idem.

ritier spirituel de Kropotkine, N. Lebedeff, dans son « Appendice de l'Ethique de Kropotkine — Kropotkine voyait dans l'Ethique non une science abstraite sur la conduite de l'homme, mais il voyait en elle toute une discipline scientifique concrète dont le but serait d'inspirer les hommes dans leur activité pratique. Kropotkine voyait des hommes se disant révolutionnaires et communistes manquer de fermeté morale ; il comprenait que la majorité d'entre eux n'avait aucune idée morale directrice, aucun idéal éthique élevé. Kropotkine a dit plus d'une fois que la Révolution russe fut impuissante à créer une nouvelle organisation sociale basée sur les principes de justice et de liberté, et de propager aux autres peuples l'ardeur révolutionnaire, comme cela eut lieu à l'époque de la grande Révolution française et dans la Révolution de 1848, sans doute parce que, précisément, cet idéal élevé manquait » (3).

Durant la Révolution, en Russie on attribuait à Kropotkine la phrase suivante : « La Révolution qui n'a pas une base éthique nouvelle et plus élevée ne peut être une révolution populaire. »

Mais si les anarchistes repoussent toute violence de l'homme sur l'homme, s'ils affirment que la violence organisée d'un groupe social quelconque (soit-il l'autorité des organisations ouvrières et « libres » Soviétiques) ne peut pas créer une nouvelle modalité de vie, équitative et égalitaire, qu'est-ce qu'ils proposaient et que peuvent-ils proposer à la place de ces moyens ?

Les anarchistes, se basant sur les facultés inhérentes de la nature humaine, démontrent que la sociabilité est la situation naturelle des relations humaines, que la réciprocité et la solidarité sont des propriétés naturelles de l'individu. Plus encore. L'anarchisme comprend que c'est sur ces instincts surtout que se maintiennent tout l'équilibre social actuel et tout progrès, tant dans la nature, comme dans l'humanité.

L'individu est, d'accord avec l'interprétation anarchiste, le porteur naturel du principe social, et ce même individu est la force qui crée la vie contemporaine. L'individu est la force qui déroule le rôle principal, le plus important dans la reconstruction de la vie sociale.

Voici pourquoi la moralité de l'individu et son élévation morale sont des facteurs très importants des manifestations humaines. De la moralité de la personnalité dépend aussi la direction de l'activité de l'homme.

« La nature non seulement ne nous donne pas de leçons d'amoralisme, ou bien d'atti-

(3) Lebedeff « Appendice » à « L'Ethique » de Kropotkine.

tudes indifférentes vis-à-vis de la morale, contre lesquelles un principe étranger à la nature devrait lutter pour les vaincre ; mais, au contraire, nous sommes obligés de reconnaître que les mêmes notions du bien et du mal et nos déductions sur « le bien suprême » sont tirées de la vie de la nature » (4).

C'est pourquoi le respect de la personnalité humaine est quelque chose de naturel ; il est et doit être aussi la base de l'anarchisme et de toute activité révolutionnaire de l'homme. Sans le respect à la personnalité humaine, il ne peut y avoir de base pour l'établissement d'une nouvelle organisation sociale humaine ; sans la création d'une nouvelle morale plus élevée, il n'y a pas de place pour l'existence d'une organisation sociale libre d'autorité et de coercition. Les rapports humains peuvent s'établir sur un de ces deux principes : l'autorité de l'homme sur l'homme, ou bien l'aide mutuelle et la camaraderie, la solidarité et la conduite morale de la personne.

L'idée même d'égalité économique est une idée morale. Elle se base sur la justice et sur l'égalité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de l'équivalence de chaque personne et de l'identité des droits.

« L'essence de la justice est le respect au prochain, répétait constamment Proudhon. Nous savons, disait-il, ce que représente la justice ; sa définition peut s'exprimer par la formule suivante : « Respecte le prochain comme toi-même, même quand tu ne peux pas l'aimer, et ne permets pas qu'il ne soit pas respecté comme toi-même. » En dehors de l'égalité, il n'y a pas de justice » (5).

Kropotkine énonçait ces mêmes idées, plusieurs années avant la guerre, dans sa brochure : *Principes moraux de l'Anarchisme*. Il disait :

« Il est nécessaire de remarquer que le principe auquel correspondent nos rapports avec les autres, comme nous voudrions qu'ils nous traitent, n'est pas autre chose que le principe d'égalité, c'est-à-dire le principe fondamental de l'Anarchisme. Comment donc peut-on se considérer anarchiste sans mettre ce principe en pratique ? » (6).

Malheureusement, ces vérités fondamentales de l'Anarchisme n'arrivent pas jusqu'aux masses. On ne leur enseigne pas l'amour, la réciprocité, le respect de chaque individu, le désir d'être anarchiste, individualité. Des éléments sortis des partis socialistes et qui s'introduisirent dans les rangs anarchistes, amenèrent avec eux l'amoralisme socialiste et marxiste prêchant aux masses des idées anti-anarchistes et anti-morales et donnant, dans les exemples courants de leur existence, des leçons de haine, de bassesse, d'inculture et surtout de manque de respect à la personnalité humaine.

« La plus absolue tolérance vis-à-vis des hommes, à quelque parti qu'ils appartiennent ; la plus complète intransigeance vis-à-vis des programmes des partis, indépendamment du degré qui les différencie de nos principes fondamentaux » (7), disait le compagnon Betroff dans son information présentée au Congrès des anarchistes russes, à Londres, en 1906. Cette proposition sur le problème de l'attitude des anarchistes communistes vis-à-vis des partis politiques existants

(4) P. Kropotkine « Ethique », page 16 (toute mention de page correspond aux éditions russes traduites). Tout souligné par Kropotkine.

(5) Kropotkine, « Ethique », page 203.

(6) P. Kropotkine, « Principes moraux de l'Anarchisme », page 35.

(7) Voir « La Révolution russe et l'Anarchisme » (informations et résolutions du Congrès de 1906), page 53.

tants en Russie fut acceptée par tous les compagnons présents, dont Kropotkine.

Mais maintenant on prêche la haine contre tous et contre tout ce qui est en désaccord avec ce que l'on pense.

A la place d'une morale humaine supérieure, on inculque maintenant aux masses travailleuses, grâce spécialement au nouvel esprit du bolchevisme, qui se base dans la morale jésuite : « La fin justifie les moyens », la haine réciproque et on les appelle à la lutte mutuelle et à la mutuelle destruction.

« Je fais ce qui me plaît » est maintenant la base de la morale révolutionnaire, et la satisfaction du caprice personnel se substitue à l'Ethique humaine et révolutionnaire.

La réaction domine actuellement le monde entier. Les masses s'enferment à nouveau dans le cours de la vie quotidienne ; ceux qui restent dans les rangs révolutionnaires s'emploient aux luttes de personnalités et se reprochent mutuellement leurs actes.

Les anarchistes ne se sont pas éloignés de ce calice de boue.

Et notre obligation est de rappeler aux compagnons travailleurs que l'émancipation des travailleurs est l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, l'œuvre de tous les travailleurs. Nous luttons contre des idées contraires aux nôtres, mais nous respectons la personnalité de l'homme.

Anarchistes, nous devons travailler davantage sur nous-mêmes, si nous ne voulons pas perdre le droit de nous appeler ainsi.

Nous devons nous rappeler les paroles de Kropotkine :

« En nous proclamant anarchistes, nous proclamons de ce fait que nous renonçons à nous comporter avec les autres comme nous ne voudrions pas que les autres se conduisent vis-à-vis de nous ; que nous ne voulons plus supporter l'inégalité qui permettrait à quelques-uns de nous causer préjudice en employant leur force, leur astuce ou leur hostilité. » (8).

L'anarchie et la morale sont inséparables. Soyons donc anarchistes !

Anatol GORELIK.

(8) P. Kropotkine, « Principes moraux de l'Anarchisme », page 36.

A NOS ABONNÉS

Avec le n° 10, de nombreux abonnements ont pris fin. Un petit nombre de camarades nous ont envoyé la continuation de leur abonnement, par contre de nombreux autres n'ont pas donné signe de vie.

En leur rappelant que leur négligente attitude peut être préjudiciable à la vitalité de l'Idée Anarchiste, nous espérons qu'ils feront diligence pour nous envoyer l'argent de leur réabonnement, en se servant du chèque postal : Haussard, 660-30, Paris.

Par cela même que les machines diminuent la peine de l'ouvrier, elles abrègent et diminuent le travail, qui de la sorte devient de jour en jour plus offert et moins demandé. Peu à peu, il est vrai, la réduction des prix faisant augmenter la consommation, la proportion se rétablit et le travailleur est rappelé ; mais comme les perfectionnements industriels se succèdent sans relâche, et tendent continuellement à substituer l'opération mécanique au travail de l'homme, il s'ensuit qu'il a tendance constante à retrancher une partie du service, partant à éliminer de la production les travailleurs. Or, il en est de l'ordre économique comme de l'ordre spirituel : hors de l'église point de salut, hors du travail point de subsistance. La société et la nature, également impitoyables, sont d'accord pour exécuter ce nouvel arrêt.

PROUDHON.

Toute la Vérité

Il est bien tentant de se voir offrir une tribune du haut de laquelle il sera permis de dire toute la vérité.

Comme il tremble, pourtant, le malheureux à qui l'on enjoint, devant un tribunal quelconque de la justice des hommes, de dire toute la vérité.

Et quelles hésitations étreignent celui qui, armé de son seul courage, sans soutien, sans secours, sachant que nul ne lui demande se met en route, afin de dire toute la vérité.

Ce qu'en son âme et conscience, il sait être la vérité.

Plus on avance dans la vie, plus on va s'interrogeant sur la présomption de croire détenir, ne fût-ce qu'une parcelle de vérité. Fontenelle était-il le pire égoïste ou le sage des sages ? Faut-il ouvrir la main, ou la tenir jalousement fermée ? Les scrupules à trancher le débat ne sont point toujours les prétextes de la lâcheté à se tenir coi.

Je parle de cette vérité que nous estimons devoir dépenser aux gens de notre temps, en des jugements bien sentis, alors que juger sans passion ne nous est point accordé. Connaissions-nous le vrai visage de ceux que nous déclarons le mieux connaître. A mesurer à notre aune leurs erreurs, leurs sentiments, leurs tares, nous nous rendons incapables d'évaluer les chemins dres et tourmentés où ils se sont égarés. Nous les voulons heureux ou malheureux selon notre propre conception de la douleur ou de la joie. Comment, avec de tels éléments faussés, osons-nous prétendre posséder la vérité.

Et si nous nous trompons à notre égard, ne fût-ce qu'une seule fois, voici notre infailibilité totalement en déroute. Nous ne serons plus jamais sûrs de demeurer des prophètes portant, tel un flambeau, toute la vérité.

Certains qui en assument l'orgueil, font de la vérité qu'ils proclament une force dure, cassante, dont ils écrasent impitoyablement toute faiblesse que rebute leur brutalité de volonté.

Qui, d'ailleurs, n'a cru, un jour quelconque, se trouver le maître de la vérité. Notre assurance en devenait tranchante à la façon d'un outil affilé qui se brisera pourtant au premier choc maladroit. Plus tard, nous nous apercevons que la vérité sur laquelle nous ne sommes même plus très affirmatifs, troublait inutilement des êtres simples ou déjà usés, pour qui elle venait trop tard.

Qui ne s'est interrogé, voyant une vieille femme prosternée devant le tabernacle, s'il aurait le courage, en ayant le pouvoir, de ravager froidement cette âme vacillante. Qui d'entre nous a pu répondre oui sans hésiter.

Donc, nous voici parfois tremblants devant la vérité. Pourtant, nous sentons quelle est logique, nécessaire. Devons-nous la taire, consentir au mensonge ? Non. Tout se révolte en nous à la pensée d'une pareille abdication. C'est un devoir impossible à renier d'éclairer les esprits, de porter la torche où les ténèbres demeurent si opaques. Seulement, un devoir s'y ajoute, de ne point provoquer l'inutile douleur. Les forts, les solides supporteront l'amère leçon de la vérité. Peut-on en accabler les faibles quand l'espoir leur est interdit d'en tirer profit.

Sans doute est-ce tâche délicate de doser, selon les êtres, cette vérité que nous voudrions un bloc éblouissant et inattaquable. Mais à nous poser en éducateurs, ne devons-nous pas nous montrer avides de connaître quelles graines nous avons étourdiment jetées.

Et sans cesse reviser notre moi, sans cesse nous pencher sur nos actes, répudiant la moindre faiblesse à les analyser dans leurs causes et leurs effets.

C'est ici, je crois, que toute la vérité est due, inégalement. Si chacun se l'accordait de manière nonchalante probablement serait-il bien moins nécessaire de blesser son voisin, en lui offrant un miroir dont nous avons bien garde de nous servir.

FANNY CLAR.

Oui, la Révolution est une question de classe

Dans le numéro 8-9 de *L'Idée Anarchiste*, Santillan a déclaré et a voulu démontrer que la Révolution n'est pas une question de classe.

Tout d'abord, je préférerais dire : la Révolution ne devrait pas être une question de classe. Elle devrait être une question humaine en ce sens qu'elle devrait apporter à tout individu, sans aucune exception, la satisfaction complète de ses besoins normaux, dans la mesure où cette satisfaction ne serait pas une entrave à celle de ses voisins et s'harmoniserait avec elle. C'est sans doute sur ce plan élevé que Santillan, comme tous les idéalistes, conçoit la Révolution, car c'est seulement sur ce plan qu'elle serait susceptible d'établir une société équitable, saine et propre.

Mais une telle Révolution suppose un minimum de développement intellectuel et moral que l'humanité est loin d'avoir atteint. Nous ignorons même si elle l'atteindra jamais, car il n'est pas de loi naturelle qui préside à l'achèvement progressif vers une meilleure humanité, contrairement à ce que paraît croire Content d'après son article : *Le Dilemme*. E. Reclus, qu'il cite, a vainement recherché une loi de progrès humain. Il a seulement constaté que l'intelligence humaine a compris les avantages que nous pouvons retirer de l'entraide, de la solidarité, des pratiques pacifiques de la justice et de la bonté et que, malgré toutes les régressions auxquelles l'homme se laisse entraîner, son intelligence le ramène toujours à cette « route qui monte en lacets » dont a parlé Renan. Mais jusqu'à quand faudra-t-il monter pour arriver à la Révolution qui apportera la vraie liberté ou qui donnera seulement aux hommes ce qu'Elisée Reclus réclamait pour tous : le Pain et l'Instruction ? Ce n'est probablement pas nous qui la verrons.

Quels que soient nos désirs et l'élan de notre enthousiasme, la réalité est là, brutale. Il serait souverainement ridicule de prétendre qu'aujourd'hui, en l'état de la mentalité existante, des hommes, même rigoureusement sélectionnés, seraient capables de réaliser une société vraiment harmonique. Il serait cruel d'insister sur les exemples fournis jusqu'ici par les expériences qui ont été tentées. Il ne s'agit donc pas, actuellement, de vouloir une Révolution que l'humanité est incapable d'accomplir ; il s'agit de voir ce qu'elle peut faire et de lui apporter toute notre bonne volonté.

Or, nous nous trouvons en présence d'une situation sociale indiscutable : l'existence, d'une part, d'une ploutocratie écraseuse, d'autre part, d'un prolétariat écrasé, avec toutes les conséquences de cette situation.

Nous nous trouvons aussi en présence de ce fait non moins indiscutable : l'impossibilité de faire la Révolution de nos espoirs idéalistes tant que, préalablement, ploutocratie et prolétariat n'auront pas été supprimés.

On n'établit pas la justice morale sur l'injustice économique et, tant qu'un homme sera menacé de mourir de faim, il n'y aura pas de justice sur la terre, quoi qu'en pensent les satisfaits et les timorés.

La Révolution n'est donc pas, présentement, autre chose qu'une question de classe. Lorsque les classes auront disparu effectivement et non illusoirement comme en 1789 ; lorsque la *Déclaration des Droits de l'Homme*, de l'Assemblée Constituante, corrigée par le *Manifeste des Egaur*, de Babeuf, sera devenue une réalité vivante, on pourra passer alors à l'étape que nous souhaitons. Mais rien ne pourra jamais se faire dans les autres domaines de la vie sociale tant que l'égalité économique n'aura pas été rétablie entre tous les hommes, tant qu'on verra, d'un côté, un Ford jouissant d'un revenu de 20 millions par jour, et, de l'autre, des hommes mourant de faim.

Nous tous qui avons, dans l'enfer social actuel, la possibilité de penser, de lire, d'écrire, nous sommes, quelles que soient les difficultés de notre situation matérielle, des privilégiés par rapport à l'immense foule de tous ceux qui n'ont pas cette possibilité, soit que les conditions trop

misérables dans lesquelles ils vivent la leur interdisent, soit que jamais, et ce n'est pas leur faute, ils n'aient été dirigés vers la pensée, la lecture et l'écriture.

Pour cette foule, et même pour nous qui, si nous ne sommes pas toujours des prolétaires au sens strict du mot, ne partageons pas moins leur sort intellectuellement et moralement, la Révolution ne peut pas être autre chose, immédiatement, qu'une question de classe.

Prenons garde de nous donner des allures d'aristocrates et de nous attarder indéfiniment dans un byzantinisme de plus en plus dangereux ; nous risquerions de ne plus pouvoir discuter même de la sauce à laquelle nous serions infailliblement mangés. La lutte sociale, que certains d'entre nous mènent depuis trente ou quarante ans ; la guerre, qui a montré même aux plus malins, aux plus débrouillards, que, tel le Polichinelle de *Liluli*, personne, si *en-dehors* soit-il, n'est assuré contre l'arbitraire et la violence : tout cela ne suffit-il pas comme expérience et verrons-nous encore longtemps ces batailles de mots qui, depuis un demi-siècle, recommencent toujours sans jamais rien résoudre ?

A vouloir se désintéresser de la Révolution de classe, ou à la nier, ce qui revient au même, ceux qui pensent et rêvent plus haut risquent de se réveiller un jour sous la dictature de ce vieil ouvriérisme qui ne voulait pas que le peuple s'instruisît « pour qu'il ne trahît pas sa classe » (!) et qui méprisait l'hygiène. Ce serait la dictature des cervelles incultes et des pieds sales, réaction inévitable entre le snobisme littéraire d'une prétendue élite aveuglée par son orgueilleux entêtement.

Toute question de système, de doctrine, de parti, ou de simple préférence personnelle, mise à part, car je n'écris ici au nom d'aucun, nous sommes en présence de ce fait évident : la Révolution est, aujourd'hui, avant toute autre chose, une question de classe. Elle doit certainement, dans le futur, être autre chose ; elle ne pourra l'être que lorsque les classes actuellement en compétition auront été supprimées.

Nous ne vivons pas en l'an dix-mille, dans une société imaginaire ; nous vivons présentement et, que nous le voulions ou non, nous sommes englobés dans la lutte des classes.

Il n'est que temps de savoir où est la nôtre et de joindre nos efforts aux siens, si nous ne voulons pas nous voir impitoyablement balayés par la tourmente inévitable et perdre ainsi jusqu'aux espoirs que nous avons d'une Révolution qui ne sera plus une question de classe.

Edouard ROTHEN.

Notre camarade Cottin nous prie de remercier par la voie de l'I. A., les camarades qui lui ont venus en aide pendant la durée de sa détention. N'étant pas suffisamment rétabli, il s'excuse de ne pouvoir remercier chacun individuellement.

UN NOUVEL ORGANE

L'Œuvre internationale des Editions anarchistes publiera, mensuellement, à partir de novembre 1924 :

La Revue Internationale
La Revista Internacional.

La Revista Internazionale
Polyglotte, anarchiste.

Cette revue paraîtra en trois langues.

Elle aura 72 pages, grand format, sur deux colonnes : 24 pages en français, 24 pages en italien, 24 pages en espagnol.

Elle reflètera les diverses nuances de la pensée anarchiste mondiale et les multiples méthodes d'action du mouvement anarchiste.

Y collaboreront régulièrement les écrivains anarchistes les plus autorisés de toutes nationalités et de toutes langues.

Abonnements : France, 3 mois, 6 fr. ; 6 mois, 12 fr. ; 1 an, 24 fr.

Prix du numéro : 2 fr. 50.

Extérieur, 3 mois, 7 fr. 50 ; 6 mois, 15 fr. ; 1 an, 30 fr.

Prix du numéro : 3 fr.

Adresser le montant de l'abonnement ou du numéro, ainsi que toutes demandes de renseignement à

La Revue Internationale, 14, rue Petit, Paris (19^e)

Aux sources pures !

Nos adversaires — et ils sont nombreux — ne pouvant s'attaquer au fondement de la pensée anarchiste (qui repose sur la nature humaine, source de toutes recherches scientifiques et philosophiques) cherchent à mettre en relief la force numérique réduite de notre mouvement.

Si l'anarchisme était un parti de masse, ces critiques ne seraient pas déplacées et pourraient nous induire à réviser notre plan d'action et par ces procédés théoriques et doctrinaux, nous aurions à choisir entre l'abandon de notre idéal ou la disparition.

Mais heureusement, il n'en est pas ainsi !

L'unique fonction de l'anarchisme, mouvement perpétuel des idées, consiste à se maintenir dans les rangs de l'opposition, même si un bouleversement radical de régime l'obligeait momentanément à défendre les nouvelles conquêtes.

Notre but n'est pas de réunir une force numérique importante vu la majorité absolue afin de renverser les gouvernements et imposer des systèmes de domination et faire ainsi déclencher la révolution anarchique.

Pour exécuter un tel plan, il faudrait créer un organisme pratique, dont la structure serait sans défauts et d'une puissance attractive telle qu'il soit à même de vaincre dans la lutte suprême contre le pouvoir établi.

Mais un organisme de ce genre a-t-il un rapport quelconque avec les bases fondamentales de la pensée anarchique ? Mille fois non ; car les concepts qui priment dans cet organisme exceptionnel se heurtent et sont contradictoires à nos principes.

Quand nous suivons en notre pensée certains faits, certaines actions collectives ou individuelles, mouvements intellectuels ou politiques, et que nous les confrontons en nous, nous finissons par nous convaincre que certaines affinités de notre individualité se rencontrent parfois avec celles de nos ennemis les plus déclarés.

Ces affinités ne représentent qu'une partie infime des principes que nous exigeons des nôtres ou plutôt de ceux qui disent s'unir à nous. Ce qui revient à dire que nous ne contestons pas que certains points de leurs principes soient imprégnés d'esprit anarchique, mais ils se trouvent neutralisés par des principes d'une importance beaucoup plus considérable qui les contredisent.

**

En faisant le procès de la société, aussi bien celle du passé que l'actuelle, nous n'entendons pas juger les hommes qui la composent et la dirigent, mais le système sur lequel ces hommes se basent.

Au point de départ de notre théorie critique, nous constatons que tout le mal qui sévissait et qui sévit encore réside originairement en un organisme social dont le but est de dominer.

C'est ainsi que les partis politiques qui possèdent par leur conformation certaines cellules embryonnaires de l'Etat futur, cherchent, en harmonisant leurs méthodes, à se substituer au régime qui détient le pouvoir, mais en exécutant ce plan prémédité, cherchent à éviter les secousses dynamiques fatales. Nous savons ce que signifie « Éviter les secousses », car nous connaissons la langue dont se servent ceux qui ne veulent pas faire les révolutions !

Donc, un parti politique, même s'il réussit à ébranler les masses — ce qui est douteux — et à sortir victorieux de l'épreuve suprême qu'il tente contre le système présent, ne pourra, à son tour, n'appliquer qu'un système qui réponde à la structure organique de son programme tactique et qui, pour un parti politique, ne peut être que théorique.

Pour les anarchistes, ou tout au moins pour ceux qui se dénomment ainsi, et qui, sous cette étiquette, émettent un programme de réalisations minima, le principe de leur plan d'action ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celui de tous les partis et fractions politiques qu'eux-mêmes combattent. Et contraints à en « plagier » les systèmes et les méthodes, ils créent, ce faisant, un état de fait qui se détache radicalement de l'anarchisme. Si nous commençons

à céder le pas aux critiques des autres partis qui nous reprochent de ne pas être capables de faire mieux qu'eux, nous arrivons fatalement à concourir dans le domaine syndical et en croyant tout y transformer, nous nous y implantons parfois, même si nous arrivons à vaincre nos adversaires ; nous présentons au syndicat un programme de réalisations finales qui, aboutissant à la destruction du domaine politique, proclame également la conquête des directives fédérales ; la première partie se heurte à la seconde et il en résulte que nous nous trouvons en présence d'une neutralisation de la base fondamentale des principes anarchistes.

La domination syndicale est et reste une domination ; accouplée au mot « anarchiste », cela devient un terme antithétique, un principe antagoniste. L'organisme syndical ne peut pas engendrer l'anarchie même si le syndicat est dirigé par des anarchistes. Une organisation de métiers ne peut être qu'autoritaire et ne donnera comme produits que de l'autorité.

L'action se conforme aux idées et si ces dernières ne s'harmonisent pas avec les principes ou même ne se rattachent pas directement aux concepts fondamentaux et généraux, l'action est destinée à rester lettre morte ou à dégénérer.

Et elle dégénère précisément lorsque l'on veut faire fusionner la théorie anarchiste, renonciatrice et destructive, avec l'antithèse syndicale, autoritaire et conservatrice.

**

Un syndicat, une fédération ne peuvent se concevoir sans sections, sous-sections et comités locaux, régionaux, nationaux, internationaux qui tous réclament un recrutement de fonctionnaires, forment une bureaucratie qui, non seulement centralise et concentre mais s'oppose de toutes ses forces à l'autonomie individuelle ainsi qu'à l'autonomie collective de tout ce qui directement ou indirectement dépend d'elle. Cela ne produira-t-il pas un agglomérat hétérogène composé d'intérêts et de catégories s'opposant les unes aux autres et n'en résultera-t-il pas une domination, un pouvoir, un état dans l'Etat ?

A ses débuts, le christianisme était aussi parti en guerre contre Rome et l'esclavage, niant aux hommes le droit de dominer d'autres hommes.

Mais sa tactique passive et fataliste permit à l'autorité de s'affirmer sans qu'il lui opposât de rébellion violente, du fait de sa confiance dans la rédemption que doit accorder le Père spirituel.

Cela donna naissance à cet apostolat qui prêche par le verbe et qui dégénère en une hiérarchie de prélats et c'est ainsi que se féconda la première cellule du pouvoir religieux.

Par la suite, ce dernier intervint près du pouvoir politique et finit par se confondre avec lui. Et du pouvoir divin naquit le féodalisme et l'esclavage.

Si le christianisme qui niait l'autorité terrestre, eût nié l'autorité divine, il eût été contraint de démolir violemment tout l'édifice social de la domination romaine et de créer une philosophie amoralisée et anticongratrice. Mais alors le christianisme n'eût pas été « le christianisme » et l'on n'en entendrait même plus parler.

Pour l'anarchisme de réalisation immédiate, la situation est, à peu de chose près, identique. S'il ne dégénère pas en donnant naissance au féodalisme, c'est que les conditions de production d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes que celles d'alors et que la face du monde s'est transformée. Cet argument sert à montrer que l'anarchisme syndicaliste ne peut guère se différencier des autres partis qui luttent sur le même terrain. Si l'on voulait nous prouver le contraire, nous sommes prêts à le discuter.

Mais nous savons pertinemment bien que nos compagnons de droite sont à court de réponses lorsqu'on leur pose des questions indiscrètes et qu'ils semblent vouloir nous embarrasser ainsi : « Nous, nous ne discutons que sur le terrain social, car nous savons que l'individu en est un produit. »

Mais nous savons aussi que tous ces partis, ces fractions, ces organismes à base sociale qui cherchent à se substituer à la société d'aujourd'hui, agissent dans la même atmosphère et la même ambiance corruptrices, empoisonnées,

viciées et corrompues et que, contraints à subir les influences qui agissent sur eux, ils deviendront fatalement conservateurs. Nous contestons donc aux syndicats et par conséquent aux anarchistes qui en font partie et qui, malgré cela, voudraient se conformer à nos principes, nous leur contestons de pouvoir y échapper, c'est-à-dire de ne pas subir cette évolution !

Or, nous nous basons sur cette évidence : le syndicalisme ne peut être que réformiste, même si ceux qui le dirigent se disent révolutionnaires et anarchistes.

Et nous ne posons pas ici une question de personnes : elles sont ce qu'elles sont, bonnes ou mauvaises, possédant des vertus et des qualités ou des vices et des défauts, n'ayant aucune teinte politique.

Les hommes qui sont bons ne resteront à condition de ne pas se placer dans une situation où ils pourraient devenir dangereux et cette remarque est également valable pour ceux dont les qualités naturelles sont imparfaites.

Dans un milieu de politique syndicale, l'homme, le dirigeant, est forcé de se soumettre : 1° aux volontés de l'ambiance ; 2° aux conditions fédérales. Et il est impossible qu'il puisse ne pas subir le sort de ses collègues, et se distinguer d'eux. Car même, s'il essayait de réagir, en créant dans le syndicat un élément d'activité révolutionnaire, il ne le pourrait pas car le fonctionnarisme et la bureaucratie, dont les intérêts sont opposés à la révolution, se dresseraient contre lui.

La Confédération Générale du Travail de France avait, jusqu'en 1914, adopté théoriquement les programmes de Sorel et de Pouget, mais, en réalité, sa ligne de conduite ne différait guère de celle de la C.G.D.L. italienne.

**

L'anarchisme ne peut être un mouvement de masse. Il ne pourra faire subir son influence qu'au cours d'une période dynamique ; alors, il pourra pénétrer dans le corps social et dans chaque conscience.

La science, la philosophie, la littérature — même si elles sont mises au service du système actuel — se basent unanimement sur nos concepts négateurs et destructeurs.

La minorité éclectique, qui est l'expression pure et sincère de l'anarchie, en ne prenant en considération que les lois naturelles de l'individu, livre une bataille suprême contre toutes les autorités ! En détruisant les préjugés et les morales, les traditions et les hypocrisies, nous engendrons le rebelle, l'anarchiste, l'anarchisme et l'anarchie !

METEOR.

(De la Revue italienne : *Iconoclasta*).

Pour voir clair

Sous ce titre, Ermenonville vient de publier à la *Brochure Mensuelle*, 39, rue de Bretagne, dans le numéro d'août, une brochure qui fera époque dans les publications anti-guerrières.

Notre camarade Rhillon avait, l'année dernière, aux mêmes éditions, publié une brochure : *De Briey à la Ruhr*, où il dénonçait les causes économiques de la guerre.

Pour voir clair en dégage la « volonté politique » sans phrases ni commentaires personnels.

Ainsi, les événements douloureux de 1914, à la lueur de ces deux témoignages, ont été vus, prémédités. Des gouvernants antérieurs avaient froidement préparé le grand crime...

Le peuple sait maintenant où se trouvent les assassins.

N.

La vérité est comme la lumière, elle ne nous vient pas d'un seul point ; elle nous est renvoyée par tous les objets à la fois, elle nous frappe en tout sens et de mille manières : il faudrait avoir cent yeux pour en saisir tous les rayons. L'humanité en son ensemble a des millions d'yeux et d'oreilles ; ne lui conseillez pas de les fermer ou de ne les tendre que d'un seul côté : elle doit les ouvrir tous à la fois, les tourner dans toutes les directions ; il faut que l'infinité de ses points de vue corresponde à l'infinité des choses.

GUYAU.

N'oublions pas le Péril noir

La religion, sous tous les régimes, n'abdique pas ses droits. Hier, sous Poincaré, elle recevait l'apostille de l'Etat, et, si le gouvernement du Bloc des gauches considère cette puissance spirituelle d'un autre œil, l'Eglise n'en continue pas moins la lutte avec ténacité contre tous ceux qui pensent ou qui ne veulent pas s'incliner devant elle.

C'est surtout dans les campagnes que le pouvoir de l'Eglise est le plus solidement établi et qu'elle agit le plus en souveraine ; et les riches, qui voient en elle le meilleur moyen pour abrutir le peuple et le tenir en esclavage, financent cette entreprise d'abrutissement populaire. Il est à noter, à l'heure où il n'y a pas d'argent pour bâtir des maisons, que l'Eglise en trouve pour réparer et construire des édifices dédiés au fanatisme et à l'intolérance.

J'extrait de l'*Information Sociale* du 4 septembre ces lignes édifiantes :

A F..., à T...-le-M... (M.-et-L.), les missionnaires, du haut de la chaire, attaquent violemment l'école publique et ses maîtres et la dénoncent comme l'école du crime, celle qui forme des assassins.

Au T... (M.-et-L.), les missionnaires déclarent que Victor-Hugo a affirmé que s'il n'y avait pas tant d'écoles laïques, il n'y aurait pas tant de criminels.

A S... (M.-et-L.), le curé ordonne un jour des prières pour l'instituteur public, « ce malheureux ».

A S... (M.-et-L.), l'instituteur public, qu'on a dénoncé comme n'étant pas marié légitimement, doit montrer son livret de famille pour mettre fin à cette calomnie.

A C..., R... (M.-et-L.) et dans beaucoup de localités, les journaliers agricoles sont obligés de quitter la commune pour aller travailler ailleurs parce que leurs enfants vont à l'école publique.

Dans presque toutes les localités à concurrence, les fonctionnaires envoient leurs enfants à l'école libre. Une circulaire leur en ayant donné la liberté, les cléricaux leur en font une obligation et ils obéissent. On a même donné des facilités aux pupilles de l'Assistance publique pour désertter les écoles laïques.

Aux V... (M.-et-L.), une jeune fille n'obtient de se marier à l'église un jour déterminé qu'à condition de retirer sa sœur de l'école publique.

A S.-G..., C... (M.-et-L.), le curé, pour empêcher les matinées récréatives organisées par l'instituteur, retient ce jour-là, pendant un temps inusité, les enfants au catéchisme.

Un curé écrit la lettre suivante à une veuve de guerre qui a osé enlever ses enfants de l'école libre :

« En arrachant sans motif votre enfant à l'école libre pour le livrer sans défense au danger, pour sa foi, de l'école païenne, vous m'avez donné le droit et le devoir de vous dire qu'en commettant votre crime vous n'avez sans doute plus pensé aux épreuves souvent cruelles que vous avez subies déjà. Ne craignez-vous pas que votre mauvaise action en attire de plus terribles encore ? Je ne vous le souhaite pas, mais en accomplissant votre forfait durant les missions, vous êtes deux fois coupable. C'est un défi porté à Dieu et je crains qu'il ne se venge. Sachez donc qu'à partir d'aujourd'hui tout honneur à l'église vous sera refusé tant que votre injustice n'aura pas été réparée. Malgré votre attitude et vos sentiments antichrétiens, malgré que vous aidiez à former des renégats et des traîtres à la religion et à Dieu, vous êtes ma paroissienne et, par conséquent, je prie pour vous. »

« VOTRE CURÉ. »

« U Segréen écrit à ses fermiers : « Je vous informe qu'il y a une école pour les garçons. Je tiens beaucoup à ce que vos enfants de mes fermiers y soient tous ; vous aurez donc à cœur d'obtempérer à ma volonté et de faire rentrer vos enfants à l'école chrétienne dans le courant de la semaine. Je ferai en sorte d'en être informé. »

Dans une des principales villes du Maine-et-Loire, le curé se rend chez une veuve de guerre

qui vient d'ouvrir boutique dans le quartier et lui déclare onctueusement que si ses enfants ne quittent pas l'école laïque pour l'école chrétienne, les bien pensants du quartier se verront dans l'obligation de lui retirer leur pratique.

L'Inquisition n'est pas éloignée de nous au point que l'on en oublie ses atrocités ; il ne faut donc pas prendre à la légère ces manifestations, qui ne sont pas isolées.

L'Eglise, en spéculant sur l'intérêt, l'ignorance et les bas sentiments du peuple, a créé l'esclavage le plus dangereux qui soit : celui des préjugés ; l'homme s'affranchit difficilement des croyances qu'il a reçues et, lorsqu'il y arrive, ce n'est souvent qu'au déclin de sa vie, après avoir, inconsciemment, il est vrai, contribué à abrutir les autres.

Par la charité, l'Eglise annihile la révolte ; et les bons de pain et de viande qu'elle distribue — car qui accepte la charité ne se révolte pas — sont un sûr garant de soumission.

La lutte contre l'esprit religieux est primordiale, car il engendre toujours le fanatisme ou l'intolérance, qu'il s'exerce au nom de Dieu, de la République, de la Révolution. Invitons ceux qui croient à discuter ; s'ils sont sincères, ils ne pourront qu'arriver à douter de leur croyance et ne feront ainsi le jeu d'aucune secte religieuse dont le but est le Pouvoir, dut en périr, comme cela s'est vu souvent dans l'histoire, une partie de l'humanité.

NADAUD.

L'Anarchie et les Anarchistes

L'idéal anarchiste n'est certes pas nouveau ; mais combien d'individus osèrent s'en réclamer ? Il fut d'ailleurs toujours dangereux de prendre cette étiquette. Les précurseurs, par l'exemple, puis les propagandistes, par la parole et l'écrit, tentèrent de diffuser les nobles vérités de cette philosophie réellement humaine : l'anarchie.

Mais ces hommes ne furent jamais appréciés à leur juste valeur ; ils furent, comme tous les sincères, victimes de la haine aveugle de la foule. Mais malgré les calomnies et les persécutions, l'idée survécut, toujours plus vivace en sa constante lutte contre l'autorité.

En certaine période — que nous dénommons période héroïque — les anarchistes osèrent s'affirmer courageusement, sans vaines paroles, mais seulement par l'action énergique.

Mais aujourd'hui l'anarchisme traverse une période chaotique de déviation où nous assistons au triste spectacle d'hommes se prétendant anarchistes et se réclamant de l'intégrale liberté, mais incapables de respecter la liberté d'autrui et ne tendant, par leurs agissements, qu'à se poser en maîtres, en dominateurs de leurs semblables. Ils semblent oublier, ces tribuns orgueilleux, que l'anarchie ne se développe qu'en l'individu sincère et fraternel et qu'un anarchiste digne de ce nom ne saurait soutenir une dictature politique, pas plus d'ailleurs qu'un fonctionnarisme syndical — car les deux sont identiques.

Lutter contre toute autorité, chercher la vérité, voilà le but de l'anarchiste, mais, pour cela, il ne saurait avoir d'égards pour les flagorneurs ni s'associer à eux ; pas davantage il ne saurait flatter les mauvais instincts de la foule, mais il doit se dresser impitoyablement contre tous les maîtres et leurs soutiens.

Il ne doit pas chercher les flatteries et les ignorantes considérations, mais il lutte contre tout ce qui s'oppose au triomphe de la raison et de la liberté !

Seuls, de tels hommes, modestes et sincères, prépareront l'avènement de l'anarchisme !

Claude JOURNET.

Pour que vive "l'idée anarchiste"

Mollot, 10 fr. ; Un copain stéphanois, 5 fr. ; La Couture, 2 fr. ; Léon Martin, 5 fr. ; John Bonatsos, 22 fr. ; Henri Bourdin, 2 fr. ; Michel Frankar, 2 fr. ; Gabaroché, 2 fr. 50 ; Cotting, 2 fr. ; Lentillac, 2 fr. ; Paye, 2 fr. ; Dugne, 2 fr. ; Collange, 5 fr. ; Gamard, 1 fr. ; Cails, 5 fr. ; Ollivon, 10 fr. ; M. Pierrot, 20 fr. ; Iza, 10 fr. ; Béziers, 5 fr. ; Prat, 1 fr. 50 ; Astruc, 0 fr. 50 ; X., 1 fr. ; Gonda, 3 fr. ; Bruxelles, 12 fr. ; Cotisations du Groupe de l'I.A., 915 fr. — Total de la présente liste : 1.047 fr. 50.

L'Education du Peuple en Russie

I

On ne saurait refuser aux bolchevicks la capacité de savoir très bien mener leur propre réclame. Pris à la base, cela ne pourrait que très peu nous intéresser. Mais, premièrement, cette impudente réclame sert trop souvent à l'aveuglement de certaines catégories de travailleurs de bonne foi, particulièrement à l'étranger ; et nous pensons qu'une sincère explication sur la vraie situation en Russie servirait beaucoup à notre propagande révolutionnaire. Deuxièmement, cette coûteuse réclame, qui est organisée en Europe et en Amérique par les représentants du gouvernement russe, n'est pas payée par la bourse privée de MM. Zinoviev, Staline et consorts, mais avec les deniers des ouvriers et paysans de Russie et la sueur de leur travail. Dans ces dernières années, nous eûmes l'occasion d'apprendre ce que le gouvernement tsariste a dilapidé annuellement de millions de roubles pour entretenir la vénalité de la grosse presse en Europe et pour gagner la bienveillance, ou tout au moins la neutralité, du reste de l'Europe.

On publia, il y a quelques mois, dans l'*Humanité*, l'organe central du parti communiste français, toute une série de documents officiels qui prouvèrent indubitablement que beaucoup de grands journaux et de journalistes plus ou moins « honorables » avaient été, d'une façon effective, les plus fermes soutiens du gouvernement de Nicolas II. Mais si une nouvelle vague de la révolution venait à balayer les autocrates communistes actuels et que les archives du bureau politique du parti communiste de Russie nous fussent ouvertes, nous ne doutons pas un moment que nous serions alors dans la situation de calculer combien de millions de roubles-or la Russie travailleuse a dû payer afin que, dans tous les pays du monde, une armée de stipendiés travaillât aux seuls intérêts du gouvernement du Kremlin. Et alors les prolétaires de Russie verraient clairement qu'ils furent exploités pour créer à l'étranger l'image d'une situation en Russie entièrement fautive, afin que leurs maîtres puissent tirer profit de la terrible situation du prolétariat dans les autres pays capitalistes et utiliser la cupidité, l'ambition de maints journalistes, avocats et autres coquins, pour essayer d'établir dans les autres pays ce régime de knout, de décrets, de brutalité (et cela à l'aide de coups de force et en collaboration avec des aventuriers réactionnaires) qui, dans le jargon marxiste, s'appelle « la dictature du prolétariat ». Le devoir de chacun de nous, combattant de la révolution sociale, est de montrer au monde entier du travail la vraie situation de la Russie et d'arracher sans ménagement le masque révolutionnaire dont se pare souvent le sinistre visage des futurs exploités du prolétariat.

Les bolchevicks aiment à tirer gloire, entre autres choses, de la construction des écoles en Russie. De même certains partisans fanatiques du bolchevisme nous proposent sans cesse Moscou comme modèle quand la question de l'éducation est effleurée. Il y a peu de temps, il m'a fallu entendre à une réunion des « Réformateurs de l'école » de Berlin le discours d'un communiste allemand qui parla une heure durant. Combien était développée en Russie l'éducation du peuple quelle bienveillance et quelle attention les autorités y consacraient, et il déclara en conclusion que Moscou pouvait servir de modèle comme éducateur. On comprendra que nous ne fassions pas cette besogne dans le seul but de démasquer le gouvernement bolcheviste. Ce thème réclamerait plusieurs volumes.

Aussi il me faudrait sacrifier beaucoup plus de temps et de place si je voulais seulement me borner à décrire l'étroitesse de cœur et d'esprit du despotisme des bolchevicks au sujet seul de l'éducation du peuple. Mme Kroupskaïa (la femme de Lénine) a confirmé elle-même, dans la *Prawda*, de Moscou, un petit fait que nous allons rapporter ici. Une récente circulaire a recommandé de proscrire des bibliothèques populaires les livres néfastes (et parmi ces « livres néfastes » se trouvent quelques œuvres de Dostoevsky, Tolstoï, Kropotkine, Nietzsche, etc...). Ce seul petit fait montre, je crois, d'une façon assez caractéristique, la sottise incommensurable des dictateurs de Moscou. Puisse tôt ou tard — souhaitons plus tôt que plus tard — le souffle de

la révolte populaire balayer le pouvoir bolcheviste comme un nuage épais et étouffant. Mais une autre question, cent fois plus importante, attire notre attention. La vraie révolution ouvrière ne pourra subsister qu'en étroite cohésion avec l'organisation et par la collaboration étroite des travailleurs des villes et des campagnes ; mais il lui faudra aussi tenir compte du niveau de leur culture. Nous ne ferons notre révolution ouvrière qu'avec les travailleurs manuels et intellectuels ; et c'est pourquoi nous sommes obligés de prêter le plus possible d'attention à notre richesse intellectuelle et nous efforcer sans cesse d'élever notre propre niveau de connaissances et celui de nos frères de travail. En outre, il faut aussi remarquer que, sans tomber pour cela dans le marais de l'opportunisme mencheviste, nous devons nous défaire de la phraséologie « révolutionnaire » (mais au fond réactionnaire et petite bourgeoise), vide, inconsistante et bon marché des « destructeurs et négateurs de tout ».

Il nous faut, dans nos congrès d'ouvriers et de paysans, discuter en première ligne des questions d'éducation en dehors de l'école (bibliothèques, écoles pour adultes, salles de lecture, propagande intellectuelle révolutionnaire), d'écoles de métiers et professionnelles. Comme nous générons évidemment les détenteurs de la force et du capital, de toutes les façons possibles, on nous placera des pierres de toutes sortes sur notre chemin. Et même on ne nous « permettra » pas de faire la révolution. Car nos ennemis de classe ne sont malheureusement pas du tout partisans de la doctrine de Tolstoï. Ils défendront leurs privilèges, leurs droits « sacrés » sur la force et la propriété, avec bec et ongles. Et malgré leur résistance exaspérée, nous ferons la révolution. Nous anéantirons le régime de l'exploitation de l'un sur l'autre. Nous travaillerons infatigablement à ce but qui vaut tous les sacrifices. Nous devons tous nous efforcer de perfectionner nos moyens de lutte. Chacun de nous ne doit pas oublier que nos ennemis et leur système social ont d'autant plus de chance de perdurer, et notre but de la révolution sociale et spirituelle de rester éloigné que le niveau de culture spirituelle et de conscience révolutionnaire est bas.

Considérons maintenant la situation de l'éducation du peuple en Russie. Je dois ici faire remarquer que j'extrai les matériaux de cette étude de la *Prawda*, l'organe central officiel du P.C. de Russie.

L'état de l'éducation du peuple est tout à fait déplorable, malgré ou plutôt grâce au souci infatigable qu'en prend le gouvernement communiste. Ceux qui travaillent à l'éducation du peuple, particulièrement les instituteurs de villages et ceux des lycées et écoles primaires, sont condamnés à souffrir de la faim. Dans un article « Sur les instituteurs et les sténographes » (*Prawda* n° 84, 12.IV.1924), nous lisons : « Un pédagogue très qualifié est moins payé qu'une sténographe. »

L'auteur appuie ses dires de quelques faits. (On pourrait citer encore beaucoup d'autres faits irréfutables, mais nous voulons nous contenter de ceux-là, parce que nous les trouvons écrits par un membre du parti dans un journal officiel.)

1^{er} fait. — Une simple sténographe reçoit dans quelques-uns de nos établissements gouvernementaux 10 à 12 tcherwonietz (1). ; un pédagogue universitaire qui enseigne dans un lycée reçoit 3 tcherwonietz. (Ce traitement porte sur un mois. Rem. de l'auteur.)

2^o fait. — Un ingénieur en exercice, qui est employé par exemple dans une société d'électricité de l'Etat, reçoit 50 à 80 tcherwonietz, et un professeur de l'Université de Moscou qui a préparé cet ingénieur reçoit 5 à 7 tcherwonietz mensuellement. »

Et plus loin : « A la réunion des délégués de l'enseignement d'un quartier de Moscou, le 3 avril 1924, on a posé au camarade Popoff (membre du Soviet de Moscou), qui venait de faire un exposé sur le travail de la section de l'enseignement du Soviet de Moscou, quelques questions dont la teneur caractérise clairement l'état du corps enseignant, quant à la question des salaires.

« Le Soviet de Moscou sait-il, écrit une institutrice, que nous vivons plus mal que des chiens ? » — « J'ai présenté, déclare un travailleur d'une crèche, sous les approbations de l'as-

(1) Un tcherwonietz vaut à peu près 22 fr. 50 or.

sistance, au Domkorm (le Domkorm est un conseil de locataires), trois attestations de mes salaires ; mais le président du Domkorm ne me croit pas. Et il prétend qu'il n'a jamais entendu dire que de tels salaires puissent exister quelque part. »

« Il est très naturel et compréhensible que ces déplorables salaires obligent les instituteurs à tenir plusieurs emplois en même temps. Mais cela nuit d'abord beaucoup au travail et au maître et entraîne ensuite un gros pourcentage de malades. »

« Un pédagogue qui est obligé de fournir journalièrement dix ou douze heures d'enseignement est neurasthénique au bout d'un an ; il perd la voix, devient anémique et, en conclusion, inévitablement tuberculeux. »

Après nous avoir ainsi dépeint la situation, l'auteur de l'article ci-dessus pose la question suivante : « Y a-t-il une issue ? » Et il répond : « Il n'y a pas d'issue. » L'article se termine de cette façon pessimiste. Et remarquez que cette situation n'est pas quelque part, dans une lointaine province, mais dans Moscou « la rouge », à quelques pas du Commissariat de l'Enseignement, sous le nez de M. Lounatcharsky, bavard savant et surtout spécialiste en matières théâtrales. C'est que M. Lounatcharsky est un homme très occupé ! Il écrit, écrit encore, écrit toujours. Il écrit des drames, des comédies. Entre temps, il écrit des études très fouillées sur la danse, les ballets, etc... Il promulgue des décrets sur les universités communistes. Il écrit sur la dictature mondiale du prolétariat et encore sur quantité d'autres affaires très importantes. Pendant ce temps-là, le corps enseignant ne peut même pas satisfaire ses plus élémentaires besoins matériels et encore bien moins ses besoins spirituels avec les salaires qu'on lui donne. Aussi la *Prawda* nous donne connaissance d'une « désertion en masse ». Des professeurs expérimentés et talentueux désertent la carrière. Et les pédagogues changent de métier.

Ils reçoivent des places dans les comptoirs ou pour d'autres travaux. Et ils passent à l'enseignement privé. Nous sommes devant une crise de l'enseignement.

Je crois qu'il faut être nanti d'une fameuse dose de démagogie ou de naïveté pour pouvoir encore nous raconter des histoires sur les nouvelles méthodes d'enseignement dans les écoles et sur la culture prolétarienne en Russie

(A suivre.)

Marc MRATCHNY.

(Extrait de la Revue de l'A.I.T., Berlin.)

Lettre ouverte à l'Union anarchiste universelle

Berlin, 30 août 1924.

Mon cher Haussard,

Je viens de lire, dans le n° 35 du *Freie Arbeiter*, organe de la Fédération communiste anarchiste d'Allemagne, cette opinion d'un camarade : « Le Congrès que l'Association Internationale des Travailleurs tiendra dans les premiers mois de l'année prochaine, doit être le congrès d'unification des anarchistes, des syndicalistes et des unionistes révolutionnaires de tous les pays. Dès maintenant on doit en faire les préparatifs. » Cette idée me rappelle mon intention de l'écrire sur mon opinion au sujet de l'Union Anarchiste Universelle. Je ne crois pas à l'unification des anarchistes, des syndicalistes (autoritaires) et des unionistes, mais je crois très possible l'unification des anarchistes, de tous les antiautoritaires du monde. Depuis la fondation de l'A.I.T., avec la meilleure volonté, je ne peux me convaincre de la raison d'être de l'Union Anarchiste Universelle. Dans l'A. I. T. sont groupées jusqu'ici les organisations anarchistes des pays de syndicalistes libertaires des pays germaniques et scandinaves. L'A. I. T. tient fermée solidement la porte à toutes les tendances autoritaires du mouvement ouvrier et révolutionnaire. Il n'y a pas une seule activité que l'Union Anarchiste Universelle puisse faire qui n'ait sa place dans l'A. I. T. Pourquoi donc cette division de nos forces ? Les révolutionnaires du Japon, de Chine sont aussi avec l'A. I. T. et professent des idées nettement anarchistes. Avec qui peut-on former l'Union Anarchiste Universelle ? Quel sujet de défiance l'U. A. U. a-t-elle vis-à-vis de l'A. I. T. ?

Dans l'Amérique entière, vous n'obtiendrez l'adhésion que de groupements isolés, éphémères et inconsistants, mais pas du vrai mouvement anarchiste historique. En Espagne, jamais il n'y eut de mouvement anarchiste en dehors du mouvement ouvrier ; et il faut peut-être rattacher les derniers symptômes de faiblesse à l'oubli de cette caractéristique. On peut dire de l'Allemagne que la propagande anarchiste s'est plus développée par la F.A.U.D. (section de l'A.I.T.) que par la Fédération Anarchiste Communiste. Je serai heureux que quelque camarade me donnât les raisons de son désaccord avec l'A.I.T., et pourquoi il tient à l'U.A.U. Je crois que la faute provient du fait qu'on considère le syndicat comme un organe syndicaliste et que nous, anarchistes, nous sommes contre le syndicalisme. C'est faux. Le syndicat peut être fasciste, communiste, anarchiste, etc. Ce n'est pas le contenu, mais le contenu qui lui donne sa signification. Dans la première Internationale, l'anarchiste ne se différencie pas du mouvement ouvrier (manuel et intellectuel) et les anarchistes d'hier n'étaient pas moins anarchistes que ceux d'aujourd'hui. Reportons-nous seulement à Elisée Reclus, à Malatesta, etc. Le mouvement anarchiste fut après représenté par les groupes pendant la période de réaction qui suivit la débâcle de la Commune de Paris, et les lois d'exception contre l'Internationale dans tous les pays. Jusqu'en 1895, une activité de propagande, comme dans la période de la première Internationale, ne fut pas possible ; notre mouvement avait une vie clandestine, et pour la vie clandestine les groupes petits en nombre valaient mieux. Aujourd'hui, on n'en est plus au temps des conspirations ; la propagande clandestine doit rester un sujet de romans. Nous ne devons rien faire dans l'ombre et nous n'avons rien à y faire, car notre révolution n'a rien de commun avec le coup d'Etat politique.

Bref, je pense que l'idée de l'unification du mouvement libertaire mérite d'être mise en discussion. Je ne crois pas que les partisans de l'U.A.U. soient plus anarchistes que les anarchistes partisans de l'A.I.T. ; s'il y a des raisons d'opposition à l'A.I.T. parmi les anarchistes de l'U.A., qu'ils les fassent connaître au prochain Congrès de l'A.I.T. (à Amsterdam, dans le courant de mars), on discutera de la position de l'Internationale vis-à-vis des autres courants du mouvement ouvrier et révolutionnaire. Si l'U.A.U. tient son Congrès à la même date et dans la même ville et qu'on y mette en discussion la question de l'unification des forces anarchistes, il est presque certain que nous pourrions en attendre comme résultat : les forces libertaires du monde unifiées dans une seule internationale révolutionnaire : l'Association Internationale des Travailleurs.

On pourra dire encore beaucoup de choses à ce sujet, mais j'ai seulement voulu attirer l'attention des camarades sur ce problème. L'U.A.U. a-t-elle raison d'être en dehors de l'A.I.T. ? Ne serait-il pas meilleur de ne faire qu'une seule Internationale ? Je te salue.

D. A. DE SANTILLAN.

Budget de "l'idée anarchiste"

du N° 1 à ce jour

RECETTES	
Avances : Digo	300 »
— Barras	600 »
— Maillard	150 »
— X.....	500 »
	1.550 »
Abonnement et réabonnements.	2.522 75
Règlements et vente au N°.....	1.407 80
Souscriptions	4.449 60
	9.930 15
DEPENSES	
Imprimerie et expédition	8.472 55
Frais généraux divers	983 90
Remboursé à Barras	600 »
Remboursé à Maillard	70 »
	10.126 45
Excédent des dépenses sur les recettes.	196 30
DEFICIT	
Excédent de dépenses	196 30
Dû à Digo	300 »
Dû à Maillard	80 »
Dû à X.....	500 »
	1.076 30

L'antimilitarisme révolutionnaire et l'internationale antimilitariste

II

Le fait est indéniable : les travailleurs eux-mêmes construisent leur propre prison et forment leurs propres chaînes. L'œuvre de démolition des fondements de l'esclavage ne pourra être menée à bien que lorsque les travailleurs se refuseront à travailler au service de la destruction et quand ils seront disposés à n'accomplir qu'un travail humain. A ce sujet, John Ruskin avait déjà déclaré que l'on ne doit faire que du travail profitable à l'humanité. Et son axiome prend ici de nouveau toute son importance. C'était aussi le sens du discours de Max Nettlau au Congrès de Londres, en 1896 : 1° dans lequel il posait la question de la responsabilité des travailleurs dans le travail qu'ils accomplissent. Il déclarait qu'il est indigne d'un homme de nuire à son prochain, simplement parce que les capitalistes l'exigent de lui :

« Nous voulons libérer d'abord les hommes dans leur esprit, pour les détourner de faire les choses qui font perdurer la misère et l'esclavage de leurs semblables et faire naître ainsi un large courant de sympathie et de solidarité qui seront les bases de toutes actions futures. »

Il est facile de voir que cette pensée se rapporte immédiatement et essentiellement au militarisme et à ce qui en dépend. En outre, l'idée de s'abstenir de toute production pour la guerre et le militarisme eut une grande influence sur les traditions chrétiennes et particulièrement sur les idées de Tolstoï.

Libertad écrivait également : « ...C'est ce travail de mort qui, occupant plus d'hommes que le travail de vie, rend surtout possible la puissance de la bourgeoisie. »

Et, se tournant vers ceux-là qui pensent qu'un nouveau mode de vie sociétairé pourrait subitement prendre naissance, il disait : « La destruction intégrale se rattache à la destruction partielle. »

Rudolf Rocker déclarait également dans son discours à la Conférence des ouvriers d'armement : « Plus d'armes pour la guerre. Que l'unique moyen de prévention pour mettre fin aux massacres organisés est le refus de fabrication d'armes. » Dans les congrès internationaux, on a bien proclamé avec enthousiasme qu'il fallait mettre « bas les armes », mais on n'a pas eu le courage moral d'abaisser les marteaux qui forgent les armes.

Il ne sert à rien d'arracher à la bourgeoisie l'appareil entier de l'Etat et les moyens de production ; mais il s'agit de détruire ces moyens de production d'engins de meurtre, et cet appareil de force de l'Etat. C'est la raison pour laquelle les révolutionnaires sont aussi les adversaires de ce fameux militarisme rouge ; parce que dans le militarisme ils combattent, non seulement une forme de l'assassinat collectif, organisé, mais encore un état barbare de l'esprit humain. Car le militarisme domine non seulement dans la guerre mais aussi dans la paix, non seulement à la caserne, mais aussi à la fabrique. « L'industrie moderne a introduit le système disciplinaire de la caserne dans l'organisation de la production », comme de Ligt l'a formulé.

Le capitalisme est d'autant plus adversaire du socialisme qu'il est d'accord avec l'esprit de guerre. Il ne sert à rien de vouloir anéantir le militarisme blanc, si on le remplace par de nouvelles formes de militarisme. La révolution prolétarienne réclame d'autres moyens que ceux de la guerre bourgeoise. Les relations ouvrières modernes ont-elles même apporté des moyens de lutte et de libération, comme : la grève générale, qui n'atteignent pas seulement le capitalisme au cœur, mais sont en même temps d'une haute importance morale pour les travailleurs. Et avant tout, ils sont le plus conforme au but à atteindre, puisqu'ils permettent aux travailleurs de déployer leur puissance toute entière, non pas sur le terrain militariste et guerrier, mais sur le terrain économique

Oui ! le militarisme n'est pas utilisé seulement contre l'ennemi extérieur dans la bataille d'intérêts économiques des différents groupes

L'IDEE ANARCHISTE

Son Passé - Son Avenir

VIII

Quand, en 1850, Warren se fixa à New-York, et que Stephen Pearl Andrews, qui avait été fouriériste comme tant de socialistes américains de la période précédant 1848, époque qui avait vu une grande variété de communautés où sans doute aussi les théories les plus libertaires furent mises à l'essai sur une échelle le plus souvent trop petite, trop pauvre et exposée à trop de hasards, quand Andrews donc, l'auteur de la *Science of Society* (*Science de la Société*), proclamant la *souveraineté de l'individu*, 1851, devint le second grand exposant de ces idées qu'il élargit sur un autre terrain par sa grande discussion écrite avec Henry James et Horace Greeley, sur *Amour, Mariage et Divorce*, etc., on fit le plus grand essai de ce genre par la fondation de ce qu'on désigna par *Trialville* (ville d'essai), bientôt par *Modern Times* (Temps modernes), à partir de 1852, pour un bon nombre d'années, la proximité de la grande guerre civile environ. Sur la non-réussite finale, Bailie observe :

« Les pionniers de *Modern Times* n'avaient pas d'ennui par rapport à la propriété ou aux formes de gouvernement. Chacun fut propriétaire de sa maison et de sa terre, et, par un arrangement mutuel, on se dispensa de l'autorité publique. Personne ne se sentait responsable de la conduite de ses voisins et seule la conduite agressive ou invasive fut ressentie par une action combinée. La cause principale du non-succès du village fut le manque d'occasions de trouver un autre emploi que l'agriculture. Il aurait fallu du capital pour fonder des fabriques d'articles à vendre au dehors. Les pionniers n'avaient qu'un peu de ressources et l'argent en bons d'échange qui leur rendait grand service chez eux, ne pouvait point leur servir en transactions avec des personnes qui ne comprenaient pas le principe et n'acceptaient pas la pratique du commerce équitable... »

On a des détails descriptifs intéressants sur *Modern Times*, par Moncure D. Conway, qui visita cet endroit vers 1858 et qui en donna une description en 1865, reproduite aussi en partie dans ses *Mémoires* (1904), le récit le plus vivant sur ce milieu.

L'ouvrage principal de Warren fut *Equitable Commerce* (le *Commerce équitable*), 1846, suivi de *Détails pratiques du Commerce équitable*, etc., le tout réuni sous le titre *True Civilization* (la *Vraie Civilisation*), diverses éditions, p. ex. Boston, 1863. Pour bien le connaître, il faudrait retrouver son journal, *The Pencilful Revolutionist*, 1833, le premier journal anarchiste qui ait jamais paru, et ses *Lettres périodiques* (1854 à 1858). L'opinion de Warren sur les affaires publiques de son temps, la grande crise aboutissant à la guerre civile, se trouve en toute probabilité exprimée dans une brochure signée seulement A. Counsellor (Un Conseiller) : *Modern Government and its true mission* (le Gouvernement moderne et sa vraie mission), mars 1862, 16 p., que l'on peut lui attribuer sans hésitation.

Depuis le livre de Stephen Pearl Andrews (1851), un nombre restreint mais incessant de publications élaborant la souveraineté de l'individu, l'échange équitable, bref, la détermination la plus nette de la sphère de l'action individuelle sur la base de la réciprocité stricte et du volontarisme absolu. *Central Banking*, l'universalisation des bons d'échange, par le colonel W. B. Greene, nombreuses brochures par Lysander Spooner, Charles T. Fowler, Eyra Hegwood, Moses Harman, etc., montrent ces hommes à leur œuvre tranquille qui, peu à peu trouvait son plus grand foyer dans l'Etat de Massachusetts, à Boston et à Princeton. *Phelword* (La Parole), journal de Hyawood, et se renforça d'hommes et de femmes qui se spécialisaient dans la question de la liberté personnelle en matières de sexe, ce qui leur attira les premières persé-

cutions (contre Hywood, contre Moses Harman, de *Lucifer*, dans l'Etat de Kansas, etc.).

Mais cette propagande fut ranimée surtout par B. R. Tucker, qui rédigea *The Radical Review* (New Bedford (Massachusetts), 1877-1878), réimprima les principaux livres et brochures à côté de nouvelles, et à partir du 6 août 1881, fit paraître *Liberty* (Boston, plus tard, New-York), publié jusqu'à la fin de 1907, sinon un peu plus longtemps. Il a réimprimé, il y a une trentaine d'années presque, ses principaux articles et notes dans ce journal, *Instead of a Book* (A la place d'un livre) New-York, 512 pages. Cet auteur explique l'application de ces idées à tous les problèmes de la vie politique, sociale et personnelle. Il adopta nettement le mot *anarchiste* pour décrire son idée, mais il faut regretter qu'il refusa de reconnaître ce nom à tous les autres anarchistes qui ne furent pas individualistes comme lui et qui ont la moindre foi dans la solidarité, l'entraide, le communisme libre, ce qui est, heureusement, le sentiment de tous les autres anarchistes exclus par Tucker et ses adhérents de l'anarchie telle qu'ils la concevaient.

Ces remarques doivent suffire ici pour montrer l'origine d'un groupe qui a produit, aux Etats-Unis, un nombre d'hommes et de femmes de la plus haute indépendance intellectuelle et morale, combattant l'Etat dans toutes ses manifestations avec une logique parfaite et défendant la liberté personnelle, mais qui, par la rigidité et l'exclusivisme qu'ils se sont imposés, avaient plutôt le caractère d'une aristocratie ou d'un ordre monastique que celui d'un mouvement social.

Ces idées furent partagées, quelques années après 1848, par un petit groupe, à Londres, la London Confederation of Rational Reformers (Confédération de Londres des Réformateurs Rationalistes), fondé en août 1853. J'en ai retrouvé les traces éparses dans de vieux imprimés (voir *Freedom*, Londres, nov.-déc. 1905) et des exemplaires des *Lettres périodiques*, de Warren, que Tucker m'envoya après, et le livre de Bailie (1806) ont complété ma documentation. Il en résulte que l'âme de ce mouvement fut A. C. Cuddon, ancien oweniste, qui visita aussi *Modern Times*, dans les années cinquante, et que Tucker, visitant l'Angleterre, en 1874, trouva encore vivant et octogénaire. Ce Cuddon était aussi le président de la députation ouvrière anglaise qui, en janvier 1862, salua Bakounine lors de son heureuse arrivée à Londres après sa fuite de la Sibérie ; il défendait encore l'individualisme dans *The Cosmopolitan Review* (*Revue Cosmopolite*) d'alors, quoique de manière plus atténuée, m'a-t-il paru, qu'auparavant.

Après une extinction presque complète, au moins devant le public, ces idées furent exprimées de nouveau en Angleterre par *Letroys Withington*, natif de Massachusetts, par Henry Seymour, qui, de mars 1885 à août 1888, publia *The Anarchist* (Londres), après Albert Tarts et autres, une propagande qui, de nouveau, alla en diminuant. Dans les années quatre-vingt, il y avait aussi quelques représentants à Melbourne (le journal *Honesty*) et dans le New South Wales, Australia.

(A suivre.)

Max NETTLAU.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la parution de quelques articles.

L'Administrateur-gérant: L. HAUSSARD.

Imp. CHATELAIN, 24, pass. des Petites-Ecuries, Paris.

capitalistes dirigeants et pour l'oppression des races de couleur, mais on s'en sert aussi contre l'ennemi intérieur. En conséquence, la conception de l'antimilitarisme bourgeois n'est donc qu'une blague puisque bourgeoisie signifie déjà guerre ! La paix dans la société bourgeoise est une guerre latente.

Il n'y a donc rien à attendre de ces mouvements qui conservent le système économique dominant, ou n'y veulent rien changer fondamentalement, et qui, combattant les conséquences de la guerre et du capitalisme, négligent d'en combattre les vraies causes. On ne saurait choisir une position intermédiaire de la guerre et de la révolution, car il n'y en a pas. Il en va de même pour cette fameuse Société des Nations dont on attend aujourd'hui comme on attendait avant la guerre des Parlements, La Société des Nations n'est pas un lien des peuples, mais un lien des Etats et des gouvernements qui représentent, en réalité, les intérêts des groupes capitalistes s'agitant derrière eux, car il n'y a pas aujourd'hui d'autre politique que la politique qu'ordonne le capitalisme. La social-démocratie prône aujourd'hui cette Société des Nations comme elle prônait, avant 1914, le parlementarisme, hors duquel, disait-elle, il n'y avait pas de salut.

On prévoit facilement ce qu'on pourrait attendre, en cas de guerre, de cette Société des Nations et de cette social-démocratie, aussi longtemps qu'elle comptera dans son sein des « chefs » de la II^e Internationale comme par exemple le chauvin social-démocrate Vandervelde, et, par surcroît, ministre de Sa Majesté, et qui déclare encore aujourd'hui qu'on ne saurait s'opposer à une guerre défensive. Ce mensonge chauvin de la guerre défensive est une des causes primordiales qui rendent la guerre moderne encore possible.

Mais, comme il est dit plus haut, le militarisme ne sert pas qu'à mener la guerre à l'extérieur, mais c'est aussi le plus ferme et le plus effectif soutien de l'Etat. La police et la bureaucratie étatistes représentant des formes diverses et particulières du militarisme, on peut dire avec certitude que la puissance de l'Etat est bâtie sur la force du militarisme ; d'autre part, il ressort clairement que le militarisme disparaît si l'Etat est détruit. Car qui dit Etat, dit domination et exploitation, c'est-à-dire esclavage, et l'état d'esprit du militarisme n'est possible que par l'esclavage. Qui dit domination et exploitation dit négation du socialisme, qui est la collaboration fraternelle de libres personnalités. Le militarisme est la négation du socialisme.

L'exemple de la Russie a démontré que l'état prolétarien est soumis à la loi d'airain de toute politique. Il lui faut un militarisme, dévoué en apparence à l'intérêt du peuple, mais, en réalité, servant à la conservation de l'Etat. Celui qui veut l'Etat doit vouloir un Etat national. Et celui qui veut d'un Etat national doit vouloir la guerre. Le fascisme, cette organisation militariste de la contre-révolution, et cette contre-révolution du militarisme n'a eu la possibilité de subsister que sur le terrain de l'Etat national.

C'est pourquoi la déclaration de principe de l'I.A.M.V. dit avec justesse que la croyance en l'Etat doit être combattue principalement, car elle rend l'homme esclave du militarisme et attente même à son droit à la vie.

L'antimilitarisme aura une tâche à remplir dans la révolution où il s'agira (tous les révolutionnaires sont d'accord là-dessus) d'une humanité intense, de solidarité volontaire, et de liberté. Le militarisme est la négation de la liberté, la négation de la solidarité, la négation de l'humanité. L'idée de la révolution est étroitement liée à l'idée de l'antimilitarisme, de même que l'antimilitarisme est indissoluble de la révolution.

FIN

Arthur MULLER-LEHNING.

(Traduit de l'allemand).

Abonnements reçus

Hotz ; La Couture ; John Bonatsos ; Henri Bourdin ; Cottinig ; Sardelli ; Faye ; Dugne ; Vergnaud ; Vazquez ; Gamard ; Hélène Cervi ; Louise Heuchel ; Guédé ; Paul Richier ; A. Demonthis ; H. Vinez.

MOUVEMENT INTERNATIONAL

L'antimilitarisme en Scandinavie

Des trois pays scandinaves, le Danemark est assurément celui dont la population est le plus franchement hostile à l'armée et à l'esprit militariste. De là à conclure que ce pays serait extrêmement propice aux idées révolutionnaires serait faux. Le Danemark est un pays qui vit pour ainsi dire exclusivement de l'agriculture qui, ici, est d'ailleurs bien plus avancé au point de vue scientifique qu'en France ou ailleurs. Les industries sont peu nombreuses et n'occupent qu'une infime partie de la population. Ceci explique pourquoi les mouvements d'extrême-gauche comptent si peu d'adhérents et qu'il n'y a pas d'organisation syndicale révolutionnaire. Qu'on se rappelle les efforts inouïs des militants suédois pour mettre sur pied une association révolutionnaire, à l'instar de celle existant en Suède. Ces efforts échouèrent d'ailleurs complètement, comme il fallait s'y attendre. L'instruction scolaire a atteint dans ce pays un degré qui le classe au premier rang parmi tous les pays du monde. Le Danemark ne compte pas d'illettrés (ce qui n'est point le cas de la France !). Les bibliothèques communales sont admirablement organisées. Des cercles d'études subventionnés par le gouvernement existent partout et permettent à la classe ouvrière de s'instruire gratuitement.

Mais ne croyez point que je veuille faire une description élogieuse du Danemark ; c'est un pays capitaliste comme les autres avec ses tares et ses défauts. Il faudra néanmoins tenir compte des facteurs sus-cités pour comprendre l'antimilitarisme danois. Le paysan, le plus souvent aisé, n'ayant rien à craindre du lendemain, condamne évidemment les idées révolutionnaires. Mais, habitué à vivre bien, dans la tranquillité de ses terres, il est franchement hostile non seulement à la guerre mais encore au militarisme. Ayant tout ce qu'il lui faut, pourquoi travaillerait-il pour l'Etat pendant un temps d'un ou deux ans ? D'autant plus qu'il considère l'armée comme quelque chose d'absolument superflu, il ne voudrait jamais verser un sou à cette œuvre inutile et improductive. Nous trouvons chez le paysan danois ce que nous appellerons le bon sens commun. Ce n'est pas par idéalisme qu'il condamne la guerre, c'est son esprit pratique qui lui impose cette façon de voir. L'esprit danois est essentiellement pratique. Cet automne aura lieu, sur la proposition du ministre de la Guerre, un plébiscite pour ou contre l'armée. Avez-vous jamais vu un ministre de la Guerre proposer l'abolition de l'armée ? La population danoise votera très certainement contre l'armée qui alors sera remplacée par une milice de 7.000 hommes dépendant du ministre de l'Intérieur.

Ce sera un bon pas vers le progrès.

**

Dans un très court laps de temps, il y aura des élections générales en Suède. Il est à prévoir que les socialistes auront la majorité absolue à la Chambre et à la onzième heure les radicaux et les conservateurs ont signé un pacte d'alliance pour, si possible, éviter un désastre. Il s'agit de préserver l'armée, c'est toute la question. A ce propos, la presse radicale abonde en lamentations sur la veulerie du peuple suédois qui laisse une bande de socialistes gouverner la nation et faire abolir la flotte et l'armée.

Un grand quotidien bourgeois, en versant des larmes, bien entendu, raconte cette anecdote caractéristique. Un riche paysan, propriétaire d'une grosse ferme, qui a cinq fils, vient chez le curé du village (n'oublions pas que les curés, en Suède, font fonctions de maires, puisqu'ils relèvent de l'Etat).

« Ecoutez, Monsieur le Curé, dit-il, ne pourriez-vous pas me donner un certificat pour mon cadet de façon qu'il soit libéré du service militaire ?

— Mais il faut des raisons sérieuses pour cela ! » s'exclame le curé.

— Donnez-moi le donc tout de même ! » fut la réplique.

Ce « tout de même » explique mieux que tout un livre le véritable état d'esprit du paysan suédois. Il est du même avis que le Danois. Pourquoi faire une besogne inutile ? Et pour l'Etat en plus ? Non, vous ne voudriez pas, n'est-ce pas ? Il veut travailler sa terre, et non pas obéir aux sous-officiers. Et ce n'est pas un cas isolé, car toute la classe paysanne est contre l'armée et ne veut pas qu'on lui parle de défense nationale.

Mais il y a en Suède un phénomène assez naturel qu'on cherchera vainement au Danemark. Ce sont les réfractaires par conviction, les révolutionnaires et les anarchistes. Constatons d'abord que les communistes font le service militaire pour « apprendre le métier » et que la social-démocratie à l'eau de rose s'est prononcée officiellement pour la défense nationale. Mais il y a autre chose que les partis, il y a les individus

Un épisode qui s'est passé récemment et qui fait énormément de bruit, vaut la peine d'être cité. Un étudiant en médecine, d'une famille aisée, refusa brusquement de continuer à porter l'uniforme après avoir servi sous les drapeaux pendant cinq mois. Devant le conseil de guerre il déclara qu'il refusait parce qu'il trouvait l'armée contraire à la civilisation et qu'il ne pourrait jamais tirer sur son prochain. Il n'était point religieux, il était arrivé à cette conviction par de longues études et n'avait servi cinq mois que pour faire la connaissance du militarisme et pouvoir avertir les jeunes du danger militariste. Il fut condamné à six mois de prison sans sursis. On le conduisit à la prison dans une auto non fermée, les menottes aux mains. On lui avait laissé sa casquette d'étudiant. Alors il se produisit ceci que toute la bourgeoisie protesta contre le fait qu'on laissait mettre les menottes à un étudiant portant la casquette d'étudiant. Une offense à la bourgeoisie !

Mais ce fut un rude coup de pioche aux casernes. Il y a deux ans de cela. En Suède, tout homme qui pour un prétexte religieux refuse de porter les armes, n'est pas puni de prison, mais doit travailler pendant un an dans les forêts de l'Etat. Il y a 15 mois, il se produisit le fait qu'un homme refusait de travailler dans les forêts. Comment l'y obliger, ou comment le punir ? Il y avait des paragraphes dans la loi qui parlaient de punitions en cas de refus d'obéissance dans l'armée, mais jamais personne n'avait refusé de travailler au service de l'Etat après avoir été libéré du service militaire. Toutes recherches restèrent vaines. La Chambre fut saisie de la question, et en attendant qu'elle la résolve, notre homme circule librement dans le pays. Ce fait achève de rendre toute cette institution absolument ridicule.

Signalons le grand nombre de réfractaires parmi les jeunes socialistes (anarchistes) suédois. Le plus grand nombre ne refuse pas directement, mais change de domicile et échappe à la police. Même parmi les jeunes gens bourgeois, on entend souvent cette réflexion : « Non, sans blague, je ne veux pas obéir au premier sous-off' venu, j'aime mieux me débiter ». Et, en effet, ils « se débiter » très souvent, avec l'aide de leurs parents.

Les socialistes suédois ne sont pas décidés à abolir l'armée, mais cet automne ils seront obligés de suivre l'exemple danois. Et alors, pauvre armée suédoise ! Et nous autres pourrions peut-être rentrer sans crainte !

La Norvège est dans une situation tout à fait exceptionnelle. Ayant appartenu pendant des siècles au Danemark, puis à la Suède jusqu'en 1905, nous assistons dans ce pays à la naissance d'un supernationalisme qui rongé l'esprit populaire et détruit tous les efforts des Ibsen et des Jaeger. C'est d'ailleurs le cas de tous les nouveaux Etats, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Finlande.

Les anarchistes sont ici bien organisés et comptent parmi eux de nombreux intellectuels. Mais la grande masse n'est pas avec eux. La grande masse applaudit aux idioties royales et demande « la plus grande Norvège ». Misère de l'esprit.

Mais d'autres viendront et la Norvège ne pourra rester insensible à la formidable poussée antimilitariste qui se manifeste dans les Etats voisins.

HAAKON LEROUGE.

L'antimilitarisme en Hollande

Le 27 juillet dernier, à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation du Bureau Antimilitariste International, qui coïncidait avec le triste anniversaire de la guerre de 1914-1918, les amateurs du Bureau International Antimilitariste avaient organisé, dans le jardin de la Maison du Peuple de La Haye, un grand meeting international contre la guerre et le militarisme, meeting qui fut suivi par de nombreux autres dans toutes les parties de la Hollande.

Ce meeting devait être annoncé par une grande et superbe affiche, illustrée par un de nos camarades Hollandais. Le texte, jugé trop subversif par les autorités locales, l'affichage pour La Haye en fut interdit. Partout ailleurs, dans les autres grands centres de la Hollande, cette même affiche put être placardée. Disons toutefois que la Jeunesse Antimilitariste de La Haye trouva tout de même le moyen d'aller en placarder quelques-unes sous les propres fenêtres du maire de La Haye.

La veille du meeting, de nombreux camarades allèrent, bannières et transparents en tête, camper aux environs de la ville. Peu avant l'heure du meeting, nous arrivons à la Maison du Peuple et déjà le jardin est rempli de camarades de La Haye et de nombreuses délégations de Rotterdam, d'Amsterdam, etc.

A l'heure de l'après-midi, après qu'un orchestre de camarades musiciens de Delft eût joué quelques morceaux, le camarade J. Boot, président du Bureau International, prit la parole et se réjouit du succès du meeting ainsi que de la présence de nombreuses camarades femmes.

Ensuite, notre camarade B. de Ligt insista sur la nécessité d'opposer l'Internationale antimilitariste à l'Internationale capitalo-patriote.

Le camarade Schermerhorn, orateur très populaire en Hollande, qui, avec Domela Nieuwenhuis, contribua à la fondation de l'Internationale antimilitariste en 1904, prit ensuite la parole et combattit avec force la guerre et le militarisme.

Après lui, la parole est donnée à Lucien Hausard, qui fit le procès des rapines coloniales qu'accomplissent tous les pays capitalistes sous le mensonger vocable de civilisation coloniale.

Constandse, rédacteur de *Atarm*, insiste tout particulièrement sur le mensonge de la paix, tant que dure le capitalisme et l'Etat.

Emma Godmann, la vieille militante, qui, depuis si longtemps, combat pour l'anarchisme, prend la parole. Elle s'élève véhémentement contre le militarisme, y compris le militarisme rouge de la Russie soviétique. Elle démontre éloquemment la nocivité de l'Etat même prolétarien, et fustige comme il convient les « révolutionnaires » du Kremlin qui, par leur pratique de violence envers les anarchistes et autres révolutionnaires qui ne s'inclinent pas devant leur toute puissance, se ravalent au niveau des tsars pendeurs d'autrefois.

Pierre Ramus, le dernier orateur inscrit, fait l'histoire de l'antimilitarisme et nous parle des luttes épiques que Domela Nieuwenhuis eut à soutenir contre Bebel et autres chefs de la Social-Démocratie dans les Congrès internationaux.

L'antimilitarisme, en Hollande, a de profondes racines et remonte bien loin dans l'histoire de ce pays.

Déjà, au temps du moyen âge, les Mennonites et autres sectes protestantes étaient adversaires du service militaire.

Et, beaucoup plus tard, quand Napoléon I^{er}, en 1811, prétendit instaurer la conscription en Hollande, le peuple se regimba et déchira les affiches apposées à cet effet.

A la suite de cette révolte, quelques personnes furent condamnées à mort, d'autres furent emprisonnées. Plus tranquillement ensuite l'empereur Napoléon put à son aise lever de nouvelles recrues. Le peuple s'était soulevé.

En 1831, des refus de service militaire pour cause religieuse se font jour, et, bien entendu, leurs auteurs sont condamnés à la prison.

De cette date à 1898, on n'a pas connaissance de pareils refus.

Dès cette époque, l'influence antimilitariste de Tolstoï et de Domela Nieuwenhuis se fait particulièrement sentir. Et de 1898 à 1914, la Hollande eut quelques réfractaires tolstoïens et anarchistes.

Durant la guerre, alors qu'une partie des Hollandais se remuaient en faveur de la participation de leur pays dans la guerre, parut en septembre 1915 un manifeste suivi de 180 signatures. Peu après, plus de 1.000 signatures y furent apposées.

Voici quelques passages de ce manifeste :

CO-HUMAINS !

Nous tous, qui avons signé ce manifeste, déclarons ouvertement que nous sommes de toute notre âme contre tout ce qui touche au militarisme, y compris aussi la forme d'une armée populaire.

Si nous étions contraints au service militaire, nous espérons être assez forts pour refuser toute participation personnelle ou directe. Nous nous sentons la force de subir plutôt un emprisonnement, même d'être fusillés, que d'être infidèles à notre conscience ou à ce que nous estimons être les plus hautes lois de l'Humanité.

Nous, hommes ou femmes, apportons, par notre signature à ce manifeste, tout notre appui moral à ceux qui refusent le service militaire.

Car nous considérons le refus du service militaire comme un des moyens qui détruira le militarisme, parmi lesquels le refus personnel a une grande valeur morale aussi pour arriver à un refus collectif.

De nombreuses condamnations suivirent ce manifeste. Des instituteurs et institutrices et des fonctionnaires de tout ordre y perdirent leur emploi.

Depuis quelques années les camarades qui refusent de faire leur service militaire sont de plus en plus nombreux, et les 10 ou 12 mois de prison qui leur sont octroyés en pareille circonstance ne semblent guère intimider nos jeunes camarades Hollandais, puisque de 900 refuseurs qu'ils étaient en 1923, ils sont présentement plus de mille (1.000).

Actuellement les refuseurs emprisonnés sont au nombre de quarante.

De plus en plus la propagande antimilitariste gagne du terrain.

Puisse-t-elle, dans ce joli petit pays, juguler à tout jamais le militarisme assassin.

H.